

aussi étendu que le Canada, était le défaut d'un accès facile au marché, pour y transporter ses produits. Jusqu'ici on s'est aperçu qu'elle causait un grand retard et exerçait une influence très défavorable sur l'agriculture. Les cultivateurs n'avaient aucun encouragement à produire plus qu'il ne leur fallait de nourriture et d'étoffes pour se vêtir, ce qui était causé par la difficulté qu'il y avait de les transporter au marché. Maintenant, on a vaincu jusqu'à un certain point cette difficulté et les moyens prompts et à bas prix de se rendre au marché sont presque généraux, et semblent devoir augmenter tous les jours. Le Traité de Réciprocité nous a donné le marché des États-Unis, en addition à ceux que nous avions déjà. Il est presque impossible que notre position soit plus favorable et plus encourageante pour l'amélioration de notre agriculture. Quand je suis venu dans ce pays, nous n'avions ni canaux, ni chemins de fer, ni de chemins à barrière, et nous n'avions qu'environ une demi douzaine de bateaux à vapeur sur toutes les rivières du Bas-Canada. Comparez notre position d'aujourd'hui avec celle d'aujourd'hui. Nous avons la plus belle ligne de canaux, faisant une voie d'eau qui n'est égalée par aucune dans le monde, à plus de 1000 milles de la mer, pour les bâtimens de mer et les gros bateaux à vapeur. Nous avons au-dessus de 1000 milles de chemin de fer, et je suppose, environ 500 milles de plus pour lesquels on a contracté, et tous ces chemins sont construits de manière à donner le plus de commodité et de convenance à toutes les classes et à tous les intérêts, et je n'ai aucun doute, d'après le haut caractère de notre pays, que l'on fera des chemins de fer par tout le pays. Nous avons les chemins à barrière introduits comme expérience où il y en a le plus besoin, et nos municipalités peuvent en faire où elles le jugeront à propos. Nous avons plusieurs ponts sur les grandes rivières où il n'y en avait pas; et maintenant il se construit sur le grand fleuve St. Laurent, un pont, qui, quand il sera terminé, sera le plus grand dans le monde. Nos rivières navigables et nos mers intérieures sont couvertes de bateaux à vapeur de toutes les sortes et de toutes les grandeurs. Nous avons une ligne hebdomadaire de bateaux de malle, depuis longtemps établie entre l'Angleterre et Halifax, et il y a un contrat fait pour une ligne semblable entre l'Angleterre et Montréal, qui doit commencer ce printemps. Ces avantages devront tous ou presque tous, encourager l'agriculture, pourvu que les charges pour le transport ne soient pas trop élevées, et je puis dire que tous ces avantages ont été introduits depuis les vingt-cinq années dernières. En outre de cela, notre agriculture est représentée par un département dans le Gouvernement, et la Législature a donné une aide de £250 annuellement aux Sociétés d'Agriculture de chaque Comté, à la condition favorable que la Société fournisse un tiers de ce montant entre ses membres pour cet objet. J'énumère

les avantages que notre agriculture a à présent, et qu'elle n'avait pas il y a vingt-cinq ans. Il y a une autre circonstance digne de notice, que j'indique le coût du transport de nos produits au marché a généralement été beaucoup diminué, le prix de nos produits a été beaucoup augmenté. Je dois néanmoins admettre qu'avec tous ces avantages les cultivateurs ont eu des désavantages, auxquels ils n'étaient pas sujets avant l'année 1835. Je fais allusion à la mouche à blé, et à la maladie de la patate. La première de ces infestions surtout a fait un grand dommage à l'agriculture dans le Bas-Canada, et elle a été plus ressentie parce que les cultivateurs n'ont pas adopté immédiatement le remède en cultivant d'autres récoltes au lieu du blé, et se sont tenus à la culture de ce dernier grain avant qu'ils aient découvert quelques moyens de repousser les ravages de la mouche, en substituant de nouvelles variétés de graines, et en sèmant à une saison plus avancée que d'ordinaire, remèdes qui ont considérablement diminué le pouvoir de la mouche dans ses dommages à la récolte, quoiqu'ils n'empêchent pas tout-à-fait le dommage. Sous les circonstances actuelles la mouche à blé n'est pas un mal aussi sérieux qu'elle l'a été. Par une culture habile quelques cultivateurs peuvent produire de très belles récoltes de blé et si quelques-uns le font d'autres peuvent le faire en adoptant les mêmes moyens. Le grand avantage de l'habileté dans l'agriculture c'est qu'elle met le cultivateur en état de comprendre et surmonter des difficultés qui peuvent s'élever dans la pratique de sa profession, que le cultivateur inhabile ne peut découvrir. Les marchés des États-Unis, qui nous sont maintenant ouverts, rendant la culture des pois, de l'orge et de l'avoine aussi profitable que celle du blé, surtout si ces grains sont substitués au blé sur les terres qui ne peuvent pas le produire dans sa grande perfection. Les cultivateurs peuvent être certains qu'un bonne récolte de pois, d'orge ou d'avoine, qui, je puis dire, sont des récoltes certaines ici quand elles sont bien cultivées, paiera beaucoup mieux qu'une récolte inférieure de blé, ou toute récolte de blé qui est au-dessous de la moyenne. Maintenant ces marchés nous sont ouverts, et on peut dire que l'importation de produits agricoles dans le Canada achève. Ces avantages sont plus que suffisants pour compenser les dommages de la patate, surtout à présent que le comprend mieux ce qu'il faut pour prévenir ces dommages. Je n'ai aucun doute qu'avec l'avantage du Traité de Réciprocité, les cultivateurs Bas-Canadiens trouveront qu'il est de leur intérêt de cultiver l'orge, les pois et l'avoine plutôt que le blé, et nous pouvons échanger le grain que nous produisons pour du blé. Ça paraît être un sujet de recherche très convenable, de savoir si notre agriculture a fait ces progrès dans l'amélioration depuis les vingt-cinq années dernières, sous toutes les circonstances favorables que j'ai énumérées. Autant que je puis voir, je puis dire sans hésiter qu'il y a eu de

grandes améliorations introduites, et avec toute perspective que ces améliorations augmenteront rapidement; mais en même temps, il est évident, d'après ce que j'ai dit, que notre agriculture généralement est encore dans un état arriéré, et est susceptible d'une grande amélioration dans tous les départements. Mon principal but en faisant cette revue est d'amener le sujet, qui est d'une importance si vitale pour le Canada, et les agriculteurs en particulier, devant le public afin que l'on adopte des moyens pour corriger les défauts qui existent dans notre système de culture. Je sais que le progrès de l'amélioration agricole doit être lent; mais en même temps nous devrions l'accélérer autant que possible. Il faut que je termine pour le présent, mais je reviendrai sur le sujet dans une autre occasion.

WM. EVANS.

Montréal, 28 déc., 1855.

LA CULTURE DES PATATES.

L'expérience prouve qu'un sol léger, abondant en riche matière organique produit les plus grandes récoltes de patates; mais depuis la visite de ce fleau mystérieux, la maladie de la patate, on a trouvé avantageux de les cultiver sur un sol léger, *matière*. car tandis que le sol riche dans plusieurs cas produit la plus grande récolte de patates, elles sont si affectées et si désagréables au goût qu'une petite récolte saine est plus profitable. Les sols sablonneux marges autour de la ville sont plantés en patates, et il y en a une étendue incroyable. Nous étions dans la ville de Waterville il y a peu de temps, et nous allâmes voir plusieurs cultivateurs dans la ville pour nous enquerir de quelques faits touchant la culture et la production de leurs récoltes. Nous allâmes par trois chemins, renformant un morceau de terre triangulaire, contenant environ un mille carré, et nous arriâmes chez trente cultivateurs dont les maisons étaient près du chemin. Ces trente cultivateurs récoltèrent l'année dernière *soixante et dix mille six cent vingt-deux minots de patates*. Plusieurs fermes étaient plus qu'à moitié plantées en patates cette année, et sur trois ou quatre fermes il y en avait les trois quarts qui étaient ainsi sémées sur une ferme, celle de L. et A. Gove, 6750 minots furent récoltés cette année. D. D. T. Moore, sur 55 acres, récolta 6250 minots. Les M. Osborn, sur 88 acres, 7710 minots. J. Ferris, 7500 minots, et plusieurs autres récoltèrent annuellement trois, quatre et cinq mille minots de patates.

La production par acre n'est pas grande; la moyenne de ces fermes où nous avons pu nous assurer du nombre d'acres plantés, était de 102½ minots par acre, et celle de la plus haute ferme est de 133 minots par acre, dans ce cas-là les trois quarts de la ferme (elle était petite) étaient en patates.

On emploie beaucoup de guano péruvien et on trouve que c'est une fertilisant effectif et à bas prix. Dans un endroit nous avons trouvé un champ où on avait cultivé des